

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Philip Knee, *Qui perd gagne : essai sur Sartre*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, 222 pages.

par Bruce Baugh

Philosophiques, vol. 22, n° 1, 1995, p. 159-163.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/027315ar>

DOI: 10.7202/027315ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

C O M P T E S R E N D U S

Philip Knee, *Qui perd gagne : essai sur Sartre*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, 222 pages.

par **Bruce Baugh**

« There's no success like failure, and failure's
no success at all »

— Bob Dylan, *Love Minus Zero (No limits)*

L'étude de Philip Knee examine le thème du « qui perd gagne » dans la philosophie de Sartre, telle qu'on la retrouve dans ses pièces, ses romans, ses études biographiques et ses ouvrages plus spécifiquement philosophiques. Mais en fait, cet essai est beaucoup plus que cela : ce que Philip Knee nous donne, c'est Sartre sans étiquette. Trop d'interprètes de Sartre ont essayé, en le cataloguant comme cartésien, marxiste, subjectiviste, etc., d'évacuer de sa philosophie les tensions et les contradictions qui y sont inhérentes. Refusant cette solution de facilité pourtant répandue, Knee soutient pour sa part que ces tensions et ces contradictions sont la force motrice de la production philosophique et littéraire de Sartre. « La singulière puissance » de l'œuvre de Sartre réside dans la façon dont sa philosophie subvertit ses propres objectifs pour faire émerger, à partir de cet échec même, une sorte de victoire (p. 2). Certains penseurs avaient déjà discuté de l'inévitabilité de l'échec et du « qui perd gagne » dans la philosophie sartrienne (cf. Simone de Beauvoir, Francis Jeanson et Pierre Verstraeten), mais jamais on n'avait accordé à ces thèmes une attention aussi particulière et soutenue.

1. Le thème du « qui perd gagne » constitue la clé, et de l'activité de Sartre comme écrivain, et de la matière et des thèses de sa philosophie. Knee suggère que l'incomplétude bien connue des ouvrages majeurs de Sartre (*L'Être et le Néant*, *Les chemins de la liberté*, *Critique de la raison dialectique*, *L'idiot de la famille*) trouve sa raison d'être dans la philosophie de Sartre elle-même, laquelle est une philosophie de la liberté. Sartre est en mesure de se lancer dans une entreprise parce que le but final de son projet, qu'il ne peut supposément atteindre qu'à la condition de mener ce projet à son terme, est en fait très éloigné et n'est encore défini que vaguement; la liberté, s'élançant au-delà du donné à la poursuite

d'un but, se manifeste ici sous la forme d'un espoir. Mais à mesure que Sartre travaille à réaliser son objectif – qui a toujours été celui d'une éthique –, l'impossibilité de l'accomplir devient de plus en plus évidente. Finalement, s'apercevant que le but est hors de portée (parce que son analyse a suffisamment progressé pour révéler les contradictions inhérentes au but), Sartre prend conscience qu'il a emprunté la mauvaise voie. À ce stade, l'espoir se manifesterà à nouveau et Sartre reprendra son projet du tout début, mais en se promettant de suivre, cette fois, un chemin différent du premier. D'ailleurs, le gros des efforts de Sartre après la guerre consistera à essayer de trouver ce chemin : questions de méthode, dira-t-il.

À première vue, ce processus s'apparente à la « progression dialectique » des formes de la philosophie que Hegel a décrite dans sa *Phénoménologie de l'esprit*. La ressemblance est toutefois trompeuse. Hegel a terminé sa *Phénoménologie*, complétant la progression qu'elle décrit et, ce faisant, il est parvenu à constituer un système. L'incomplétude est au cœur de la philosophie de Sartre, et il n'y remédiera jamais, pas plus dans sa pensée philosophique que dans sa pratique littéraire; les ouvrages de Sartre restent inachevés. Au lieu d'un système, nous sommes confrontés à une série ouverte de négations, puisque la découverte d'un vice dans la méthode (que cette dernière soit phénoménologique, marxiste, existentialiste, ou autre) ne mène pas nécessairement à la découverte de la vraie méthode. Chez Sartre comme chez Hegel, l'atteinte du but amène avec elle la découverte que ce but est contradictoire et qu'il se ruine lui-même (qui gagne perd), mais chez Sartre il n'y a pas d'arrêt définitif où le gagnant remporte la victoire pour de bon (autrement dit, il n'y a pas chez Sartre de connaissance absolue). « L'œuvre de Sartre dessinerait ainsi un mouvement qui ne se donne pas un terme fondant sa rationalité, car ce mouvement ne peut trouver son principe qu'en lui-même, dans son effectuation » (p. 3).

L'astuce de la philosophie de Sartre est cependant de tirer une sorte de victoire de cette défaite perpétuelle et de célébrer l'échec et l'incomplétude comme la preuve et la manifestation les plus sûres de la liberté humaine et de son pouvoir illimité d'aller au-delà. L'absolu de Sartre n'est pas le savoir, mais le non-savoir de l'incomplétude, ou de la liberté. Puisque le but de la liberté, ultimement, est la liberté même et sa poursuite de fins, la liberté poursuivra cette poursuite elle-même, avec laquelle elle ne pourra jamais coïncider (contrairement au savoir qui *peut*, lui, se retourner et se comprendre lui-même, cf. p. 18-19, 24, 37). Pour cette raison, il n'y a pas lieu de chercher à aller au-delà de l'échec vers le succès, mais on doit au contraire, en considérant l'incomplétude de la liberté comme une valeur, vivre l'échec *comme* une réussite. Il est néanmoins possible de subir l'échec de façon inauthentique, en essayant de coïncider avec lui, comme dans la « poésie », qui n'est pas tant, pour Sartre, une question de « vers » qu'une attitude et un programme, celui

qui précisément s'efforce de faire de l'impossibilité et de l'échec un but en lui-même, et qui hypostasie la négativité en l'érigeant en objet (en tant que « contradiction », *cf.* p. 54 *sq.*). Les cibles de Sartre sont ici : la poésie symboliste, le surréalisme, et les « excès » délibérés de Georges Bataille (du moins, selon Sartre, *cf.* p. 65-68); la seule exception est Jean Genet, qui mène son entreprise à sa limite et qui y inclut l'échec sans la moindre *mauvaise foi*¹. On pourrait aussi, au contraire, *utiliser* l'échec au bénéfice de la communication et de l'intersubjectivité, ce qui préserverait l'ouverture de la liberté sans nier les éléments incontournables de l'échec, c'est-à-dire l'ambiguïté et l'incomplétude dans la vie et les actions des hommes (voir les chap. II et VII).

La liberté ne se concrétise jamais une fois pour toutes, elle doit toujours tourner le dos à ses résultats passés pour recommencer de nouveau, dans une sorte de révolution permanente (*cf.* p. 19-22, 94-96). Pire, chaque fois que la liberté tente ce renouvellement, elle se retrouve dans le « double bind » « de l'engagement et du retrait, de l'autonomie et de la dépendance »; elle plonge dans le monde en vue d'agir, mais consciente en même temps (aussi faiblement soit-il) que l'action est une liberté qui s'arrache au monde et qui le transcende. La liberté garde son efficacité au prix de sa limitation et de sa négation, à condition qu'elle se définisse en termes de moyens et d'obstacles; eux-mêmes seront définis par les buts de la liberté, qu'ils auront pour tâche de rendre déterminés et concrets. Cette limitation que se donne la liberté est la condition de son implication dans le monde. Sans cette implication, la liberté est une fuite imaginaire, elle tente de fuir la facticité (voir chap. I et II). La liberté est donc aux prises avec ce dilemme : soit elle se nie (et s'oublie) elle-même dans le but d'agir, et ainsi oublie que les moyens et les obstacles du monde qui déterminent concrètement une fin existent seulement en relation à la fin que la liberté a d'abord établie pour elle-même, soit elle devient purement imaginaire et se lance à la poursuite de fins qui n'ont d'autre rapport à la réalité que celui, purement négatif, d'en être une fuite. Cette « phénoménologie de la liberté » sartrienne constitue aussi le principe moteur de l'œuvre de Sartre : ce dernier ne consentira jamais, pour amener sa philosophie vers une conclusion définitive, à s'oublier lui-même ou à oublier sa liberté, mais, d'un autre côté, il est suffisamment conscient de la nécessité d'une implication dans la réalité pour qu'un retrait solipsiste dans une liberté toute intérieure et mentale (comme dans le stoïcisme) soit pour lui impossible. Sartre n'a donc pas le choix : il lui faut délaissier un projet seulement pour en commencer un autre, mais sans croire (ou ne pas croire) pleinement en ce nouveau projet et dans les valeurs qui le guident : les valeurs qui orientent l'action « existent seulement

1. En français dans le texte (N. d. T.).

pour être contestées, dès le début, par la liberté » (p. 25) qui les crée. Lorsque Sartre tente de résoudre ce conflit en épousant une cause par des engagements fermes et rapides, comme il le fait à plusieurs reprises dans la sphère politique, ces engagements apparaissent forcés et arbitraires; ils peuvent sembler aussi « imaginaires » à leur façon, que n'importe quelle fuite vis-à-vis l'engagement, comme Merleau-Ponty l'a souligné dans ses critiques à l'endroit de Sartre (voir chap. III).

2. Plutôt que de procéder de façon chronologique, la méthode de Knee consiste à examiner le thème du « qui perd gagne » en se penchant sur les « points problématiques » qui parcourent toute l'œuvre de Sartre. Cette approche est sensée et éclairante. Éclairante, parce qu'elle révèle des continuités thématiques parmi des œuvres distinctes, écrites dans des périodes très différentes de la carrière de Sartre. Sensée, parce qu'une approche chronologique donnerait, même sans le vouloir, l'impression d'une *progression* vers un but final, alors que Knee cherche au contraire à démontrer que, loin d'être une progression, la carrière de Sartre consiste en une série de *retours*, répétitions du même thème sur différents registres, à des problèmes irrésolus, mais sans que Sartre leur attribue jamais de solution définitive. Puisque l'ouvrage de Knee examine comment le thème du « qui perd gagne » s'applique à diverses dimensions de la pensée de Sartre (l'éthique, l'esthétique, le théâtre, la politique et la biographie), Knee est en mesure de pouvoir revenir continuellement au début, reflétant ainsi la structure du retour, des répétitions et des réitérations caractéristiques de l'œuvre de Sartre.

En outre, Knee établit un dialogue entre Sartre et d'autres penseurs (Kierkegaard, Rousseau, Merleau-Ponty, Foucault, Freud, Flaubert), dialogue qui révèle des affinités là où on s'y attendrait le moins (Foucault, Freud, Flaubert), qui montre la complémentarité et même l'ambiguïté de certaines oppositions (Merleau-Ponty), et qui considère des rapports rarement étudiés (Rousseau). De ce point de vue, les chapitres III à VII sont les plus originaux et comptent parmi les meilleures analyses sur Sartre que l'on a publiées récemment.

3. Knee ne juge pas Sartre selon les critères d'une quelconque orthodoxie (marxiste, structuraliste, post-structuraliste, ou autre). Il ne condamne pas Sartre pour son échec à satisfaire à ces critères pas plus qu'il ne le félicite pour leur avoir satisfait (il résiste sagement à la tentation de découvrir un Sartre « post-moderne » que l'on aurait jusqu'à présent méconnu). Cela constitue en soi un changement rafraîchissant, qui place Knee et son essai bien au-dessus de quelques récents ouvrages (Aronson, LaCapra, Hollier, Poster, Meszaros). Une partie de la supériorité de Knee sur ces autres études est due au fait que Knee connaît le corpus sartrien non seulement en long et en large, mais aussi en profondeur et en détail; notamment, il maîtrise particulièrement bien le

long et difficile *Idiot de la famille*. Grâce à cette connaissance détaillée, Knee a l'avantage de nous éviter certaines critiques superficielles adressées parfois aux théories sartriennes. D'autre part, Knee est également bien loin de prendre une attitude complaisante à l'endroit de Sartre. Ses critiques de la politique sartrienne sont particulièrement éloquentes (voir les chap. III, IV et V), mais, fait inhabituel chez les autres commentateurs, ces réflexions se fondent sur une lecture raffinée, nuancée, et sympathique des œuvres de Sartre. Bien que d'autres interprètes de Sartre trouveront beaucoup à critiquer dans l'ouvrage de Knee, son livre se fonde sur une érudition solide; c'est le travail accompli d'un esprit mûr.

L'essai de Knee est aussi d'une lecture très agréable et il est intéressant de la première à la dernière page. Ce n'est cependant pas un ouvrage pour les profanes, mais un livre érudit, qui s'adresse aux spécialistes de Sartre, et dans cette optique il atteint magnifiquement son but; même le plus grand spécialiste de Sartre s'enrichira à sa lecture. Qui plus est, cette étude pourra peut-être raviver l'intérêt pour Sartre aux yeux de ceux qui, complaisamment, l'écartent comme désespérément dépassé, comme « humaniste » (Derrida) ou comme « homme du dix-neuvième siècle » (Foucault). Toutes ces appréciations reposent sur une lecture de Sartre très simpliste et étroite, et l'ouvrage de Knee démontre bien qu'une telle lecture est tout à fait injustifiée.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CAROLINE ALLARD ET LOUIS-ANDRÉ DORION

University College of the Cariboo (British Columbia)